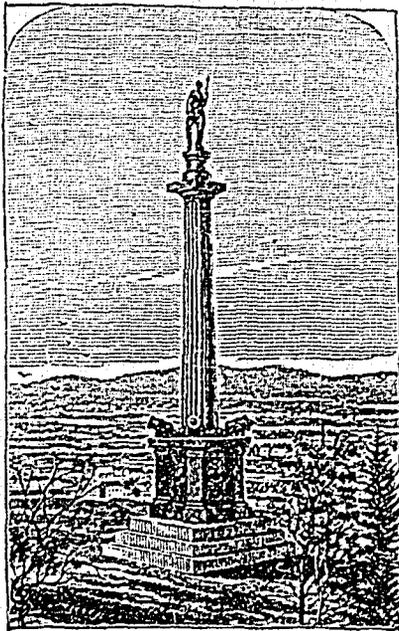


bec eurent la satisfaction de placer, près du chœur de cette église, un cénotaphe de marbre blanc portant les armes des Montcalm et l'inscription de l'Académie. Le marbre que M. de Bougainville avait expédié, au Canada, en 1761, avec la permission du Roi d'Angleterre, ne s'est jamais rendu à sa destination; on croit que le vaisseau à bord duquel il fut mis fit naufrage.

Cette inscription, toutefois, (dont on trouvera le texte latin dans notre journal anglais, et le texte français dans notre journal français de septembre, 1859,) mentionne une circonstance qui est fort contestée, celle de la fameuse bombe qui aurait creusé d'avance la sépulture de Montcalm.

Le souvenir de la seconde bataille des Plaines d'Abraham a été, pour bien dire, évoqué par le beau chapitre que M. Garneau lui a consacré dans son *Histoire du Canada*: et la découverte de nombreux ossements, près du chemin de Ste. Foye, suggéra à la Société St. Jean-Baptiste de Québec l'idée d'élever une colonne à la mémoire de Lévis et de Murray, et à celle des braves qui combattirent sous leurs ordres. Trois imposantes cérémonies ont permis à plusieurs représentants successifs de notre gracieuse souveraine de prendre part à ce grand acte de justice. Le général Rowan, le 5 juin, 1854, à l'occasion de la cérémonie funèbre par laquelle on donna la sépulture chrétienne aux ossements retrouvés; Sir Edmund Head, le 19 juillet, 1855, lors de la pose de la première pierre, et, enfin, Lord Monck, le 19 octobre dernier, lors de l'inauguration du monument complété par la statue donnée par le Prince Napoléon, ont noblement terminé l'œuvre commencée par Lord Dalhousie et continuée par Lord Aylmer.

La présence du commandant Belvéze, en 1855, avec l'équipage du premier vaisseau de guerre français qui ait remonté le St. Laurent depuis la cession du pays, et, cette année, celle du baron Gaudefroy Boilleau, le premier consul général que la France ait accredité en Canada, sont aussi deux coïncidences on ne peut plus heureuses.



Le nouveau monument consiste en une colonne de bronze cannelée placée sur un piédestal de belles proportions, qui repose lui-même sur une base en pierre. Une statue de Bellone la couronne: elle porte la lance et le bouclier mythologiques et est tournée vers cette partie du champ de bataille qu'occupait l'armée française. Quatre mortiers en bronze sont placés à chaque coin du piédestal. La face qui regarde le chemin de Ste. Foye porte cette inscription: "AUX BRAVES DE 1760—ÉRIGÉ PAR LA SOCIÉTÉ ST. JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC, 1860." Du côté de la ville, le nom de MURRAY se lit au-dessus des armes et des emblèmes de l'Angleterre; du côté de la campagne, celui de LÉVIS, au-dessus des armes et des emblèmes de la vieille France. En arrière, se trouve un bas-relief représentant le moulin de Dumont et les armes et les emblèmes du

Canada (1). La statue a 10 pieds de hauteur, et le monument en a 75 en tout.

Rien ne manque plus aujourd'hui à la gloire des combattants du dernier siècle, de ceux qui ont été les nobles instruments de la Providence dans les plus grands événements de notre histoire. Le Canada a racheté sa longue indifférence, et il est démontré, une fois de plus, que ce n'est pas une vaine formule dont on se sert lorsqu'on en appelle tous les jours à la justice de la postérité.

PIERRE J. O. CHAUVÉAU.

SCIENCE.

Jugement erroné de M. Ernest Renan sur les langues sauvages.

Voici en quels termes s'exprime cet écrivain si tristement fameux, dans un de ses trop nombreux ouvrages, lequel n'a pourtant pas laissé d'être couronné par l'Académie:

"On n'a pas un seul exemple d'une peuplade sauvage qui se soit élevée à la civilisation. Il faut donc supposer que les races civilisées n'ont pas traversé l'état sauvage, et ont porté en elles-mêmes dès le commencement le germe des progrès futurs. Leur langue n'était-elle pas, à elle seule, un signe de noblesse et comme une première philosophie? Imaginer une race sauvage parlant une langue sémitique ou indo-européenne, est une fiction contradictoire à laquelle refusera de se prêter toute personne initiée aux lois de la philologie comparée et à la théorie générale de l'esprit humain."—(Renan. *Hist. général et système comparé des langues sémitiques.*)

On est peiné en lisant ces lignes, surtout quand on a connu particulièrement celui qui les a écrites. A un ton aussi irascible, à un style aussi prétentieux, certes on ne reconnaîtrait pas cette douce et timide réserve qui distinguait M. Renan encore jeune, encore ecclésiastique. On voit au changement de ses allures, que l'ancien séminariste a tout à fait changé de maîtres. Ce ne sont, en effet, dans l'un et l'autre volume de l'ouvrage cité, presque à chaque page, que des assertions plus ou moins hardies, des affirmations sans preuves, des propositions contraires à la Révélation ou opposées à la croyance générale, le plus souvent beaucoup de grands mots dans des phrases alambiquées; en un mot, le style nébuleux des modernes critiques d'Allemagne. Telle est la source où M. Renan est allé puiser ses inspirations. La philosophie allemande a remplacé pour lui les leçons trop modestes, il faut croire, de M. Gotofrey, (1) et son professeur d'Hébreu, M. Lehir, en grande estime pourtant parmi les savants, a dû céder la place aux rationalistes et aux Exégètes de l'Allemagne moderne.

Ainsi, entre autres exemples, M. Renan a embrassé l'opinion erronée de quelques philologues d'outre-Rhin, relativement à ce qu'ils sont convenus d'appeler les *langues sauvages*. "Chez les nations sauvages, dit l'un de ces philologues, (2) la langue se morcelle en une multitude d'idiomes aussi vagues et aussi mobiles qu'ils sont bizarres et incohérents; chez les nations civilisées au contraire, la langue se perfectionne. C'est ainsi que les idiomes de l'Europe ont tous une physionomie commune, tandis que ceux des naturels de l'Amérique diffèrent presque dans chaque bourgade..." Un peu plus loin, ce même auteur avance tout simplement que les langues sauvages ne sont autre chose que des "cris discordants." A ces citations, on pourrait en ajouter bien d'autres; mais celles-ci suffisent pour montrer combien c'est une chose triste que des hommes de talent, des hommes pleins de science, non contents de parler de tout ce qu'ils savent, veillent encore parler et parler perlinement de choses dont ils n'ont pas la moindre idée.

Car c'est n'avoir pas la moindre idée des langues d'Amérique que de s'imaginer qu'elles ne sont que des *cris discordants*, qu'elles diffèrent presque dans chaque bourgade, qu'elles sont vagues, mobiles, bizarres, incohérentes. Dites plutôt le contraire de cela, et vous serez dans le vrai.

(1) Le dessin de ce monument a été fait par M. Charles Baillargé. Notre gravure par M. Walker est faite sur une photographie de M. Livois. On trouvera, dans notre dernier journal anglais, un compte-rendu détaillé de la cérémonie de l'inauguration, emprunté à *Morning Chronicle*, ainsi que les discours et les poésies composés pour cette occasion.

(2) Feu M. Gotofrey, mort dans l'exercice du St. Ministère, durant le terrible typhus de 1847, et dont la perte fut vivement sentie de toute la population catholique de Montréal, avait été le professeur de philosophie de M. Renan, au séminaire d'Issy.

(2) Eichhoff.